

A4 athénée quatre

Du culte à la culture, la métamorphose d'un immeuble du quartier des Bastions



athénée quatre

Du culte à la culture, la métamorphose d'un immeuble du quartier des Bastions



Remerciements

Magali Girardin

Albéric Hopf

Alain Perrot

Philippe Perrot

David Ripoll

Texte

Bénédict Frommel

Conception graphique

Daniel Galasso

Copyright

Athénée 4-Galerie SA



Le bas de la rue de l'Athénée est particulièrement riche en bâtiments de grande qualité: l'ensemble classique de la rue Beauregard, le Palais de l'Athénée néo-rennaissance, les deux hôtels particuliers des familles Paccard et Ador. En dépit d'une allure moins spectaculaire, l'Athénée 4 présente sur le plan historique et architectural un intérêt comparable. Destiné à abriter une école religieuse et sa vaste chapelle, cet immeuble incarna jusqu'au début du **xx^e** siècle la résistance au radicalisme politique, dont les fers de lance les plus virulents étaient les églises évangélistes.

Cent quarante ans après sa création, ce lieu commandité par William Turrettini et sa fille Sophie, après être tombé dans une longue période de sommeil, renaît à la vie avec un nouveau projet. Passer du culte à la culture, le défi lancé par les propriétaires était de taille. Le changement d'affectation d'un bâtiment est toujours une opération délicate, a fortiori lorsqu'il s'agit de transformer un édifice à caractère religieux en un espace dédié aux arts agrémenté d'un service de restauration. Remarquablement respectueuse de la substance d'origine, cette intervention confirme qu'il est possible de concilier intérêts privés et mise en valeur du patrimoine monumental du milieu du **xix^e** siècle, souvent dénaturé ou soustrait aux yeux du public.

Amenagée sur la face ouest, l'entrée de l'Athénée 4 est particulièrement discrète (photo Magali Girardin).



Genève au temps de la démolition des fortifications, vers 1858. Si le boulevard Helvétique prend forme, l'aménagement du boulevard Jaques-Dalcroze et de la place des Casernes n'est pas encore entamé. Détail d'une lithographie d'Alfred Guesdon (CIG).

Aux origines du projet

En 1850, les jours de l'enceinte fortifiée qui enserrait Genève étaient comptés. Au pouvoir depuis quatre ans, les radicaux emmenés par James Fazy faisaient en effet de la démolition des remparts une priorité. S'il s'agissait d'abattre un symbole – celui du patriarcat retranché derrière ses privilèges –, l'opération visait surtout à doter la ville des équipements modernes qui lui faisaient cruellement défaut: gares, ponts, ports, usines, écoles et églises pour les diverses communautés religieuses. Mis au point par les autorités, le plan d'agrandissement définissait des grandes zones d'activités: le commerce sur la rive droite et dans le quartier de Rive, l'habitation à caractère résidentiel sur le plateau des Tranchées, les affaires et la culture dans le quartier des Bastions. Afin de ne pas provoquer l'effondrement foncier de la Vieille-Ville, la vente des nouveaux terrains devait s'opérer graduellement, en arc de cercle depuis les rives du lac. Les promenades publiques qui avaient été aménagées sur certaines fortifications étaient maintenues et remaniées de façon à assurer la transition entre le tissu ancien, très dense, et celui de la ceinture, aéré et orthogonal. Selon la même logique, le secteur situé «sous Beauregard» – l'actuelle place des Casernes –, peu favorable à des opérations immobilières d'envergure en raison de sa forme triangulaire et des hauts murs qui le bordaient au nord et à l'est, était destiné à devenir une zone de verdure.

Tandis que les remparts tombaient sous les coups de pioche, le conseiller d'Etat James Fazy croisait le fer avec le procureur général William Turrettini (1810-1876). Il faut dire que tout ou presque les opposait: le sens de l'engagement, la conception des rôles de l'Etat et de l'Eglise et l'idée qu'ils se faisaient du destin de Genève. Plus largement, cet antagonisme incarnait le choc entre les deux sensibilités politiques d'alors, celle des radicaux, se réclamant de la modernité, synonyme de progrès et d'ouverture, et celle des conservateurs, qui luttèrent pour la défense des institutions traditionnelles, au nom de l'identité genevoise.

Le conflit entre les deux hommes se cristallisa fin 1850, avec l'affaire Schnepf, du nom d'un agent à la solde de la France. Persuadé qu'un complot menaçait son régime, James Fazy fustigea l'attentisme du procureur, lequel invoquait la faiblesse des charges pesant sur le prévenu. La défiance atteignit rapidement des sommets. Là où le tribun radical croyait déceler une indulgence coupable envers le mouchard, l'homme de loi dénonça l'atteinte portée par le pouvoir politique à l'indépendance de la justice. L'affaire se termina avec la démission de William Turrettini de son poste de magistrat, lâché par le Grand Conseil.

Dix ans plus tard, les rôles s'inversèrent. James Fazy fut chassé du pouvoir, tandis que le conservateur retrouvait sa charge de procureur, recueillant là les fruits de l'habile exploitation de l'affaire du Cercle des

Portrait des deux filles de William Turrettini. Pour honorer la mémoire de sa soeur Hélène, décédée prématurément, Sophie (à droite) fit construire, avec l'aide de son père, un bâtiment abritant une chapelle évangélique (photo Magali Girardin, propriété Denise Perrot).



William Turrettini par Firmin Massot, vers 1840. Procureur général de 1848 à 1851 et de 1864 à 1876, le patricien finança la construction de l'immeuble du 4, rue de l'Athénée (photo Magali Girardin, propriété Olivier Mach).



Etrangers, une salle de jeu clandestine abritée dans l'immeuble que le conseiller d'Etat radical possédait au square du Mont-Blanc.

L'intégrité professionnelle de William Turrettini était unanimement reconnue, même par ses plus farouches adversaires. Il tirait ses solides convictions d'une foi religieuse particulièrement profonde. Apôtres de l'orthodoxie chrétienne la plus stricte, à l'instar de nombreuses familles patriciennes, les Turrettini se réclamaient alors du Réveil protestant. Apparu au début de la Restauration, vers 1820, ce courant entendait lutter contre la dogmatique proférée par le Consistoire et la Compagnie des pasteurs, jugée rationalisante et moralisante, en recourant à une pratique plus proche des Ecritures. Depuis 1848, cette sensibilité s'incarnait dans l'Eglise évangélique libre, forte d'un petit millier de membres.

Personnage exposé, William Turrettini fut peu ménagé durant son engagement public. Mais ces épreuves furent peu de choses en regard de celles qu'il eut à affronter sur le plan privé. C'est ainsi qu'il perdit prématurément son épouse, Albertine-Bénédictine, née de la Rive, en 1850, ainsi que deux de ses quatre enfants, Albert, décédé en 1842 à l'âge d'un an, et Hélène, sa fille aînée, atteinte de tuberculose pulmonaire, qui mourut d'une hémorragie en 1859 à l'âge de 22 ans, alors qu'elle se promenait à Cologny, un des fiefs de la famille. La descendance de la branche fut assurée

par la seconde fille, Sophie, qui épousa en 1863 le chimiste Adolphe Perrot, un des cofondateurs de la Société genevoise des instruments de physique, ainsi que par le fils cadet François, qui devint, contre l'avis de son père, un orientaliste réputé.

Particulièrement pieuse, Hélène Turretini se destinait à l'éducation des enfants. Après son décès, William et Sophie décidèrent d'honorer sa mémoire en affectant sa dot à la création d'un établissement dispensant la foi évangélique. A l'heure où l'enseignement scolaire s'était laïcisé et où l'Eglise réformée venait d'être partiellement démocratisée, un tel projet avait valeur de geste politique. Ils firent ainsi l'acquisition d'une parcelle rectangulaire de 40 m sur 11 en bordure de la place des Casemates, elle aussi destinée à être aménagée en zone de verdure, avant que les autorités, en quête de rentrées financières, ne se décident à la vendre. Pour l'heure, la bande de terrain n'existait alors qu'à l'état virtuel, le profond fossé du bastion du Pin sur lequel elle devait être tracée n'étant pas encore comblé. Alentour, ce qui allait devenir un des plus beaux quartiers de Genève n'était encore qu'un vaste chantier, que des équipes de terrassiers tentaient non sans peine de niveler. Seule la rue Saint-Victor commençait à prendre forme.

Louis Brocher, architecte de l'Eglise évangélique libre

Pour construire leur édifice, les Turretini firent appel, sans surprise, à Louis Brocher (1808-1884). Formé à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, l'architecte était un homme aux multiples talents, dont l'œuvre singulière se distingue par son éclectisme en matière de style. En 1860, alors au faite de sa carrière, il pouvait se prévaloir d'avoir réalisé de nombreux immeubles d'habitation et maisons de campagne. On lui devait également la spectaculaire transformation des Halles de la place Bel-Air en bâtiment public de style roman-lombard (1841-1842). Mais c'est essentiellement en sa qualité d'architecte attitré des communautés religieuses issues du Réveil, dont il était membre actif, qu'il avait été sollicité. C'est à ce titre qu'il avait conçu les chapelles de l'Oratoire (1834) et de la Pélisserie (1839), deux édifices d'inspiration néogothique, ainsi que l'immeuble de la Salle de la Rive droite (1855), un des bâtiments formant le bel ensemble de la rue Lévrier, dans lequel était aménagée une chapelle. Brocher avait également signé, pour le compte de l'Eglise officielle cette fois, le temple des Eaux-Vives (1842).



Louis Brocher, vers 1870 (CIG).

On doit à l'architecte la plupart des édifices religieux réformés du deuxième tiers du XIX^e siècle.

Genève, vers 1880. Les quartiers des Tranchées et des Bastions se sont considérablement développés. Tout à droite, on distingue l'Athénée 4. Détail d'une lithographie d'Alfred Guesdon (CIG).



L'immeuble de la «Salle de l'Athénée»

Le programme défini par les maîtres d'ouvrage était multiple. Le bâtiment devait certes comporter plusieurs salles d'école et une chapelle, mais également des logements pour le personnel enseignant, ainsi qu'un nombre suffisant d'appartements de standing, destinés à rentabiliser l'immeuble.

Les travaux débutèrent au printemps 1861. Trouvant sa parcelle trop exiguë, Turretini obtint in extremis de l'élargir d'un mètre du côté sud. Les matériaux de comblement (et peut-être de construction) provinrent pour une bonne part du bastion du Pin, que l'on perçait au même moment pour y faire passer les boulevards Jacques-Dalcroze et Helvétique. Le gros œuvre fut terminé durant l'été 1862, tandis que les autorités procédaient dans le quartier à la pose des conduites d'eau et de gaz d'éclairage. Ne reculant devant aucune dépense pour agrémenter son fonds, l'ancien procureur parvint à border la façade ouest d'un espace semi-circulaire, aménagé en jardinet, calqué sur celui du Palais de l'Athénée, également en construction. Selon toute vraisemblance, l'ouvrage fut achevé un an plus tard.

L'immeuble de Brocher comprend deux larges ailes reliées par une travée centrale, se développant sur cinq niveaux. Afin d'atténuer l'effet de barre, l'architecte partagea les façades en deux parties égales,



Face arrière de l'Athénée 4, vue depuis le bas de la rue Eynard, avec l'entrée particulière de la chapelle. Aquarelle de Philip Janin, fin XIX^e (CIG).

La belle façade de l'immeuble de la «Salle de l'Athénée», vue prise vers 1900 (photo J. Jullien, CIG).



soulignées par un crépissage de couleur différenciées, vert d'eau pour la moitié inférieure et crème pour la moitié supérieure. Toujours dans le but d'alléger l'allure du bâtiment, le dernier étage fut traité en comble à la Mansart. Par ailleurs, Brocher s'appliqua à rythmer les longues façades en jouant sur l'alternance entre les baies simples et doubles et en encadrant les travées centrales et latérales par des chaînages en molasse prolongés par des pilastres cannelés. Quelques détails d'exécution, telle la finition de l'encadrement de l'entrée principale ou des consoles des balcons, achevaient de lui donner une touche soignée. Vue depuis la place des Casemates, la composition était harmonieuse, offrant un équilibre entre la rigueur qui seyait à sa destination et l'élégance requise par la vocation résidentielle du quartier.

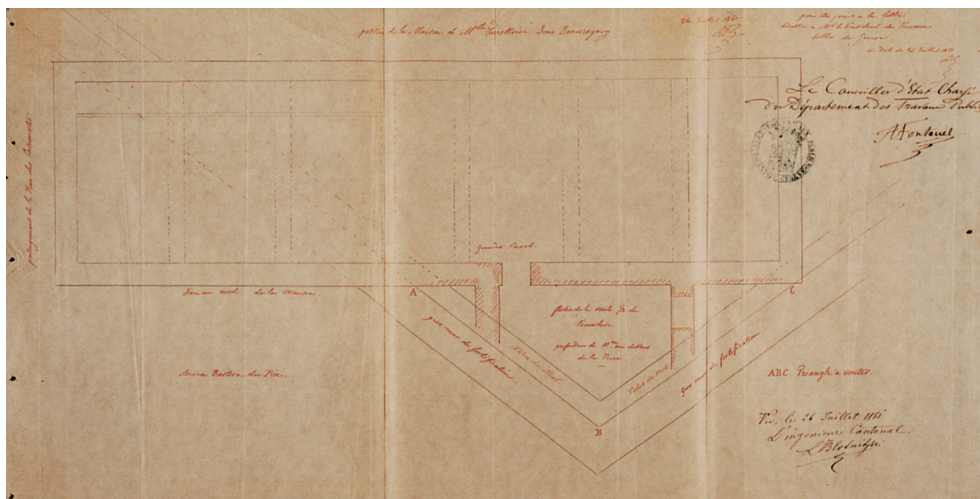
Comme il était d'usage, la répartition des espaces était fortement hiérarchisée. L'école occupait les locaux de plain-pied, disposés de part et d'autre de la travée centrale. L'accès aux salles de classe s'effectuait par les portes latérales. Construit dans l'axe de l'entrée principale, l'escalier, large et lumineux, distribuait deux vastes appartements par niveau. Les habitations de standing étaient aménagées aux étages les plus favorables en termes de conditions d'accès et de l'éclairage: le premier, agrémenté de balcons à garde-corps en ferronnerie, et le second. Plus bas de plafond et moins bien finis, les logements de l'entresol

et du troisième étage étaient destinés au corps enseignant. Quant à la chapelle, accessible depuis l'arrière du bâtiment, elle était enterrée.

L'immeuble de Brocher se distingue en effet par son profond sous-sol divisé en trois niveaux, presque aussi important que la partie visible. Il doit cette particularité au fait que la parcelle, qui n'existait pas encore au moment de son achat, fut tracée au-dessus d'un fossé. Plutôt que de procéder à de coûteux remblaiements, l'architecte choisit d'asseoir l'édifice au fond de la tranchée, dix mètres en contrebas de la chaussée. Egaleme nt adopté pour le Palais de l'Athénée, ce parti permit de dimensionner généreusement la salle de culte sans empiéter sur les niveaux en surface. Sur une hauteur de plus de six mètres, l'aile ouest du bâtiment fut ainsi aménagée en chapelle. Pour dégager une nef rectangulaire de 17 m sur 10, aux forts murs d'appui transversaux furent substituées quatre colonnes liées par des arches en anse de panier. Elevés en pierre calcaire du Jura, les supports se composaient d'une base octogonale surmontée d'un fût cannelé et d'un chapiteau composite. Une douzaine de soupiraux et trois baies latérales assuraient l'éclairage. La pièce était cernée par une galerie en bois, soutenue par huit fines colonnettes en fonte. Recouverte d'un parquet en sapin, la dalle était percée d'une rosace vitrée, donnant un faible jour au troisième sous-sol. Desservi par un impressionnant escalier droit, ce dernier

La classe des petits posant devant l'entrée de l'Ecole du Dimanche, mai 1906. Carte postale de «Manu» à sa tante «Veuve François Grivel», Evian (CIG).





niveau en imposait par son vide d'étage de quatre mètres et ses murs de soutien épais d'un mètre. Pour éviter de combler l'espace libre compris entre l'angle rentrant du bastion du Pin et la face nord de l'immeuble, Brocher obtint d'aménager, à l'extérieur des fondations, une vaste cave voûtée. Cette solution coupait court au risque que les terres, glissant le long du parement oblique de l'ancienne fortification, ne viennent exercer une trop forte poussée contre la structure.

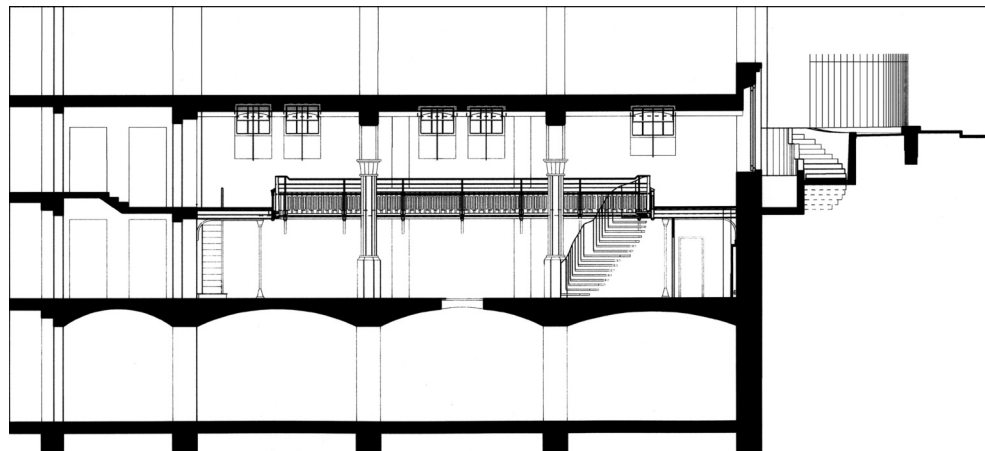
A l'étroit dans ses murs, l'Ecole du Dimanche de la Salle de l'Oratoire quitta ses locaux de la rue Tabazan pour la «Salle de l'Athénée» en 1864. Dès la première année, plus de 250 enfants de huit à quinze ans furent inscrits. La plupart n'étaient pas membres de l'Eglise libre, mais seulement attirés par la bonne réputation de l'enseignement. Répartis en quatre groupes selon leur âge, les plus jeunes étaient pris en charge par une trentaine de moniteurs, au rez-de-chaussée. Les plus grands, sous la responsabilité d'un pasteur, étaient installés dans la chapelle, les filles à droite, les garçons à gauche, sous le regard des parents, posés sur la galerie. Au fond de la salle, au-dessus de la tribune, trônait une carte de la Palestine. A l'occasion, on y jouait de l'harmonium. Tous les élèves ne faisaient pas preuve de la même motivation et des injonctions récurrentes rappelaient aux parents leur responsabilité première dans la formation religieuse des enfants. Afin de lutter contre l'école buissonnière, un bulletin, *Le Messenger*, fut même temporairement

Le seul plan d'origine connu est celui du troisième sous-sol, dessiné en 1861 par Louis Brocher. L'espace triangulaire compris entre les fondations et l'angle rentrant des murs de l'ancien bastion du Pin a été aménagé en cave voûtée (photo Magali Girardin, AEG).

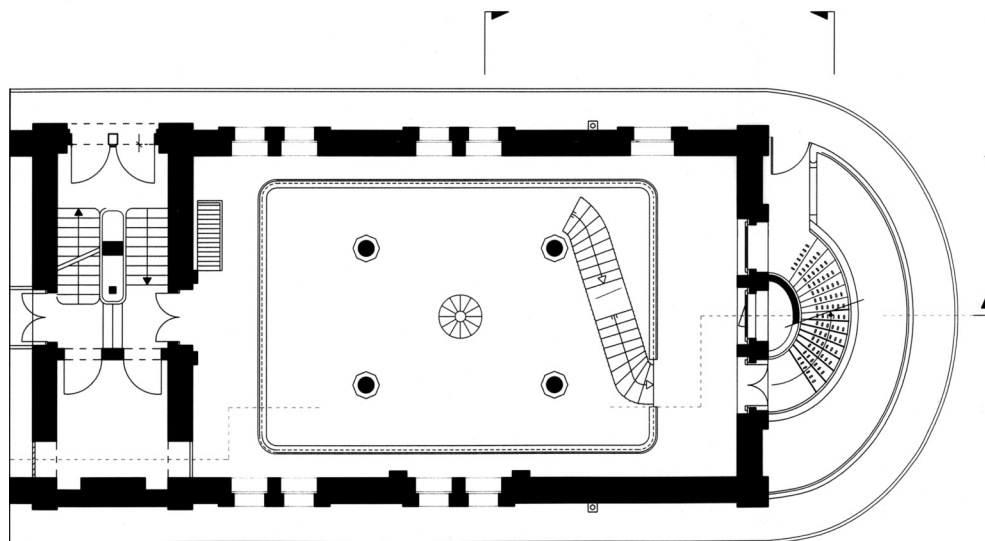


La cave voûtée du troisième sous-sol. Derniers restes du bastion du Pin, les murs remontent à 1721. Vue prise en 2002 (photo Magali Girardin).

Coupe longitudinale de l'aile droite de l'immeuble, 2001. L'ancienne chapelle occupe les deux premiers niveaux en sous-sol. La nouvelle affectation a requis l'aménagement d'un accès extérieur, depuis le jardinet, et d'un escalier (Bureau d'architectes J. Farago et A. Hopf).



Plan de l'ancienne chapelle, 2001. Pour dégager la nef, Brocher renonça aux murs de soutènement au profit de quatre fortes colonnes reliées par des arcs en anse de panier (Bureau d'architectes J. Farago et A. Hopf).





Une volée de l'Ecole du Dimanche, devant la promenade du Pin, vers 1900. On y dénombre environ 170 enfants et une trentaine de moniteurs. Le couvre-chef est de rigueur.



La sortie de l'Ecole du Dimanche, vers 1870. Selon certains pasteurs, les enfants ne faisaient pas toujours preuve d'une grande assiduité (dessin de G. Wendt, extrait de L. Dumur, *L'Ecole du Dimanche*, Paris, 1911).

distribué en guise de jeton de présence. Quelques années plus tard, vers 1875, les locaux furent occupés en semaine par une autre institution évangélique, l'Ecole particulière de jeunes filles et enfants, dont le directeur logeait dans le comble.

Après avoir compté jusqu'à 700 élèves encadrés par une cinquantaine de moniteurs, l'Ecole du Dimanche entama son déclin au tournant du xx^e siècle. La création de l'Eglise nationale protestante, désormais indépendante de l'Etat, s'accompagna de la mise en place de nouvelles structures éducatives qui détournèrent les enfants non membres de l'Eglise évangélique.

En 1911, l'Ecole biblique retourna à la salle de l'Oratoire, son foyer historique. L'Ecole particulière subit la même désaffection et ferma ses portes en 1914. Une éphémère Ecole de théologie évangélique la remplaça. Vers 1920, la page religieuse fut définitivement tournée: des médecins prirent possession des locaux du rez-de-chaussée, tandis que la chapelle, après une période de demi-sommeil, fut convertie en dépôt par la maison Slatkine en 1933. Quant à l'immense sous-sol, après avoir été longtemps loué à la Coop, qui s'en servait comme cave à vin, il a été aménagé en local pour le stockage d'archives.

A partir de 1933, la maison Slatkine aménagea un dépôt de livres dans la chapelle. Elle occupera le local pendant une cinquantaine d'années (CIG).



Le projet *Athénée 4-Galerie*

Resté en mains familiales, l'immeuble se transmet, au gré des successions, aux descendants de Sophie Turrettini. C'est ainsi que le fonds revint, en 1899, à ses deux fils Guillaume et Louis Perrot, puis, en 1926, à trois des huit enfants de Louis: Hélène (dite Nell), Adolphe et Evelyn. En 1950, les trois fils d'Evelyn, épouse de René Mach, médecin et professeur à la Faculté de médecine, soit Bernard, Jean-Pierre et Olivier Mach, héritèrent d'un bâtiment resté pratiquement inchangé depuis sa construction un siècle plus tôt, l'intervention la plus notable ayant consisté au lendemain de la Seconde Guerre mondiale à installer un ascenseur. Se posa alors la question de l'utilisation de l'ancienne chapelle. En 1999, sous l'impulsion d'Helena Mach, épouse d'Olivier, on lui redonna vie en la transformant en un espace pluriculturel, susceptible d'accueillir des expositions, des concerts et des spectacles, agrémenté d'un café avec restauration. Les architectes Janos Farago et Albéric Hopf entreprirent d'adapter la salle à sa nouvelle vocation tout en préservant au maximum la substance d'origine: respect du volume et de son éclairage, maintien de la galerie circulaire et du parquet, dépouillement général. Les efforts portèrent principalement sur l'amélioration des circulations. Un accès indépendant depuis le jardinet fut ainsi créé, tandis qu'à l'intérieur, un escalier en acier et en bois en forme de S relia la galerie à l'ancienne nef.

Athénée 4-Galerie ouvrit ses portes en mai 2000. Aussi bien sur le plan spatial que sur celui de la lumière ou de l'acoustique, l'espace fonctionne à la satisfaction des utilisateurs, confirmant le bien-fondé de l'entreprise et la qualité de l'intervention.

L'ancienne chapelle après sa transformation, à l'heure du déjeuner.

Vue prise depuis la galerie, 2001 (photo Magali Girardin, extraite de A. Klopmann, N. Burgy, *Les nouveaux bistrots de Genève et 60 incontournables*, Genève, 2001).



Ils ont habité ou travaillé dans l'immeuble Athénée 4 (1864-2002)

	Installation	Départ		Installation	Départ
Louise Bieler	1864	1880	Rentsch Bourquin	1904	1910
François Burdet	1864	1881	A. Segond	1905	1906
Frédéric Gans	1864	1891	Paintard	1905	1918
Jules Pictet de Sergy	1864	1890	Institution de Béthanie, diaconesses pour soins		
Streckeisen-Moultou	1864	1885	aux malades à domicile	1911	1918
Ecole particulière de jeunes filles	1875 env.	1914	Mathilde de Wolf	1912	1918
H.-Ed. Gans	1876 env.	1880	Guillaume Perrot	1913	1926
Ph. Plan	1876 env.	1885	Eugène Rapin	1914	1916
Veuve Dillenius	1879 env.	1901	Ecole de théologie évangélique	1915	1922
P.-A. Goetz	1879 env.	1880	Emma de Montmollin	1915	1915
Albert Petitpierre	1879 env.	1885	A. Colomb	1915	1917
Jules Weibel	1879 env.	1885	César Gandillon	1918	1936
Reneuraz	1880	1885	Berthe et Louis Jaquerod	1918	1932
Alfred Renaud	1881	1921	Henri Baudin	1919	1934
Monigatti	1888	1890	Julie Mottu-Demole	1919	1937
Bertholet-Bridel	1888	1901	E. Vanni	1922	1929
Ramu-Jaquet	1888	1901	Ecole préparatoire romande	1923	1926
Marc Jaquet	1889	1903	D' Francis Berthoud	1926	1959
Ida Rentsch	1889	1910	Département social romand des unions chrétiennes		
Alexandre Ramu	1890	1936	des jeunes gens et des Sociétés de la Croix-Bleue	1927	1937
Emile Streuli	1891	1894	Théophile Geisendorf-Des Gouttes	1927	1937
David Ramu	1892	1936	Edition Labor	1927	1937
Marc de Seigneux	1893	1895	Elise Chabloz	1930	1936
Adèle Bourquin	1894	1895	Caroline de Salverte	1931	1934
Félix Stroeli	1894	1895	Hélène de Morsier	1932	1937
Albert Wyler-Rentsch	1894	1930	René et Evelyn Mach	1933	1995
Lucien Quennec	1895	1912	Michel Slatkine-Mendel	1933	1961
Adolphe Gauthier	1899	1903	Comité genevois pour le protestantisme français	1934	1953
Henri Berguer	1903	1937	D' René Mach	1934	1985
Louis et Elisabeth Perrot	1903	1912	Henri Duvoisin	1936	1960
H. Thouron	1903	1911	Paul Gandillon	1937	1940

Installation Départ

Roger Steinmetz	1937	1951
Jean-Louis et Antoinette Perrot	1938	1942
Raymond et Simone Perrot	1940	1951
Léon Dufour	1940	1953
Pierre Forget	1940	1971
Arnold Hoerler	1940	1941
Henri-Louis Henriod	1941	1950
Fritz Wenger	1941	1944
Marc Chenevière	1943	1958
Adélaïde Rubin	1945	1961
D ^r François de Senarclens	1946	1984
Philippe Bourdillon	1950	1966
Robin Mac Nair	1950	1951
Alain et Diane Perrot	1950	1988
Alain Dufour	1951	1953
Paul Saffin de Corpon	1954	1975
Georges Perréard	1956	1957
Henri Fauchier-Magnan	1959	1967
D ^r Paul Bauer	1961	1988
D ^r Adolphe Perrot	1961	1976
Angel et Pepita Cereza	1962	
Mickaël Fishberg	1963	1971
Paul Walther	1963	1968
François Schlemmer	1968	1980
Justin Thorens	1968	1979
M ^r Raymond Perrot	1970	1992
M ^r Michel Maystre	1970	2000
M ^r Jacques Mentha	1970	
Elisa Roth	1972	1973
Jean-Cyril et Françoise Tagnard	1973	1984
Elisa Fishberg	1975	1988

Installation Départ

M ^r Jacques Couyoumdjellis	1977	1990
Edouard Arnold	1980	1986
Gabrielle Arnold	1980	
Pierre Camoletti	1980	1993
M ^r Pierre-André Morand	1982	
D ^r Pierre-André Naville	1985	
Jean-Claude Pechère	1985	1995
Groupement des agences et publicistes indépendants	1985	1992
Luis Cereza	1987	
Emmanuel Tagnard	1988	1988
François Perrot	1988	1992
Michèle Lalive d'Epinay	1991	2000
Jacques Rosset	1991	1994
Urs Walther-Buel, Brandla Buel, Doriane Roditi	1991	2000
M ^r Philippe Amsler	1991	
M ^r Michel Bertschy	1991	1997
Nicolas et Sara Mach	1992	1995
M ^r Pietro Sansonetti	1993	1999
Robert Rey	1994	1999
Emmanuel Koutoulakis	1994	
Philippe Barazzone	1996	1999
Delphine Mach et Massimo Lorenzi	1996	
Antoinette Lachavanne et René Allemann	1997	2001
Patrick Malek-Asghar	1998	
André Malek-Asghar	1998	
Athénée 4 Galerie	1999	
Constance Barazzone-Argiroffo	1999	
M ^r Gérard Brunner	2001	
Antoine et Laura Mach	2002	

Pour en savoir plus

Emile Brocher, *Notice sur l'Eglise évangélique libre de Genève*, Genève, 1899.

Louis Dumur, *L'école du Dimanche*, Paris, 1911.

Henri Fazy, *James Fazy. Sa vie et son oeuvre*, Genève et Bâle, 1887.

Pierre Gisel (dir.), *Encyclopédie du Protestantisme*, Paris et Genève, 1995.

Emile Guers, *Notice historique sur l'Église évangélique libre*, Genève, 1875.

André Klopmann, Nicolas Burgy, *Les nouveaux bistrots de Genève et 60 incontournables*, photos de Magali Girardin, Genève, 2001.

Alain Perrot, *François Turretini le «Chinois», Tschin-Ta-Ni le «Genevois»*, Genève, 1996.

Rolf Pfändler, Les Tranchées et les Bastions, premiers quartiers résidentiels de la Genève moderne, dans *Genava, n.s., tome XXVII*, Genève, 1979.

François Ruchon, *Histoire politique de la République de Genève*, Genève, 1955.

Société d'Art Public, *Le grand siècle de l'architecture genevoise, 1800-1914*, Genève, 1985.

rue de l'Athénée 44
CH-1205 Genève4
T + 41(0)22 310 11 224
F + 41(0)22 310 11 944
E-mail: ath4@bluewin.ch